

Christian VANDENDORPE

Le philosophe et la « vérité » du roman

Selon Vincent Descombes, « les philosophes ont le plus grand besoin de lire des romans s’il est vrai que la forme romanesque est aujourd’hui la plus riche en *legomena*, en échantillons de ces manières communes de penser qui sont la matière première de la philosophie pratique »¹. Le philosophe Jacques Bouveresse non seulement est d’accord avec cette position, mais veut aller plus loin. En fait, il a entrepris d’écrire cet ouvrage afin d’examiner « si le roman ne serait pas capable, en plus de cela, d’apporter à la philosophie pratique une contribution plus directement philosophique » (p. 10). Son enquête est menée en trente courts chapitres qui présentent la particularité de puiser leurs données principales à la fois chez des écrivains qui ont écrit sur le roman (Proust, Maupassant, Flaubert, Zola, Valéry, Musil, Henry James, Wilde, Orwell, Dickens, Virginia Woolf) et chez des philosophes qui ont réfléchi sur les rapports que la fiction entretient avec la réalité et le vrai (Platon, Putnam, Wittgenstein, Iris Murdoch, Martha Nussbaum, Bakhtine, Lamarque et Olsen). On le voit par cette dernière liste de noms : à part l’ouvrage déjà cité de Descombes et celui, tout récent, de Jacques Rancière², le type de questionnement auquel se livre J. Bouveresse est assez peu répandu en français et ce n’est pas le moindre mérite de cet ouvrage que d’introduire le public francophone à un courant de pensées qui s’est surtout développé dans le monde anglo-saxon, dans le sillon de la philosophie analytique.

D’entrée de jeu, l’auteur précise le domaine propre de la littérature en regard de la philosophie : « La supériorité du roman, comme outil philosophique, ne réside pas dans le fait que l’on peut attendre de lui la production de théories, implicites ou explicites, plus adéquates sur certains sujets, mais dans son pouvoir d’éclaircissement plus grand de réalités énigmatiques ou obscures, comme c’est le cas précisément de

¹ Vincent Descombes, *Proust. Philosophie du roman*, p. 18. [Cité p. 10]

² Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Galilée, 2007.

la vie telle qu'elle est la plupart du temps vécue.» (p. 19) Tout en accordant un tel statut à la littérature, l'auteur prend soin de se distancer quelque peu des critiques d'inspiration romantique qui ont transféré sur la littérature leur ancienne foi religieuse et voient le travail de l'écrivain comme un sacerdoce. Rappelant le constat établi jadis par Paul Bénichou — « la religion de beaucoup de fidèles [...] s'est faite littérature »³ —, J. Bouveresse estime cependant que la situation n'a guère changé depuis et que « la relation que nous entretenons avec [la littérature] est restée fondamentalement religieuse et n'a jamais réellement été sécularisée » (p. 26. Voir aussi p. 152). Il doute même qu'il puisse un jour en être autrement.

Si la littérature est une source de connaissance, elle n'est en rien comparable à la connaissance scientifique, mais relèverait plutôt d'une « connaissance pratique », qui ne serait pas réductible à une forme propositionnelle : « Nous avons besoin de la littérature pour étendre notre imagination et notre sensibilité morales et améliorer ainsi notre aptitude au raisonnement pratique » (p. 63-64). Cette affirmation se précise dans les chapitres suivants, notamment avec des considérations de Robert Musil, dans ses écrits sur la différence entre le roman et l'essai : « On n'exprime pas de pensées dans le roman ou la nouvelle, mais on les fait résonner. [...] il peut y avoir plus de puissance dans le fait de ne pas exprimer de telles pensées mais de les incarner [...] cette présentation agit plus fortement sur la volonté »⁴. Le romancier ajoute : « La force de suggestion de l'action est plus grande que celle de la pensée. » Selon Musil, donc, la force de la fiction résiderait dans le fait qu'elle frappe plus fortement les esprits et est à même de toucher la volonté des lecteurs en les incitant à vivre — au moins en esprit — les représentations qui leur sont proposées.

Bouveresse consacre plusieurs chapitres au roman expérimental, tel que Zola l'a pratiqué et théorisé. Ici aussi, il insiste sur la coupure entre la visée théorique du romancier naturaliste et sa pratique romanesque.

³ Paul Bénichou, *Romantismes français I. Le Sacre de l'écrivain. Le temps des prophètes*, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 47-48. [Cité p. 26]

⁴ Robert Musil, *Essais*, traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet, Seuil, 1978, p. 323-4. [Cité p. 69]

Tout en proposant une morale sociale, en effet, Zola s'abstenait rigoureusement de l'exprimer en termes clairs dans ses romans, se contentant de fournir une description aussi exacte que possible de la société, dont il se disait le « greffier », afin que les faits parlent d'eux-mêmes. Il n'en faisait pas mystère : « Si vous désirez connaître la leçon qui d'elle-même sortira de *L'Assommoir*, je la formulerai à peu près en ces termes : instruisez l'ouvrier pour le moraliser, dégagez-le de la misère où il vit, combattez l'entassement des faubourgs, où l'air s'épaissit et s'empeste, surtout empêchez l'ivrognerie qui décime le peuple en tuant l'intelligence et le corps. »⁵

Le philosophe n'ignore toutefois pas les très sérieuses objections que l'on a faites à cette soi-disant « méthode expérimentale » que Zola prétendait mettre en œuvre dans ses romans, en se flattant de l'avoir empruntée à Claude Bernard, et qu'il présentait comme « la formule de la science moderne appliquée à la littérature ». Tout en reconnaissant la « naïveté scientifique » inhérente à cette démarche, Bouveresse sent aussi le besoin de prendre ses distances à l'égard des tenants du relativisme postmoderne qui défendent un point de vue symétrique de celui de Zola et radicalement opposé :

Mais je ne suis pas du tout certain que ceux qui sont aujourd'hui séduits par le genre de naïveté littéariste qui consiste, au lieu de dire que les romans sont des œuvres scientifiques d'une certaine espèce, à affirmer que les théories scientifiques ont un statut qui n'est guère différent de celui des fictions littéraires soient particulièrement bien placés pour lui faire la leçon. Leur position, même si elle est plus satisfaisante pour le monde littéraire, ne me semble pas plus défendable que la sienne, et elle se caractérise par une forme de naïveté symétrique qui est à peu près aussi grande. (p. 113)

Loin d'ironiser sur les « expériences » que Zola se flatte de faire dans ses romans, Bouveresse propose de les voir, non pas comme des expériences réelles, mais plutôt comme des « expériences de pensée ». Le roman serait en somme une sorte de laboratoire où sont envisagés des problèmes susceptibles de se poser dans la vie réelle :

⁵ Émile Zola, *Écrits sur le roman*, anthologie établie, présentée et annotée par Henri Mitterrand, Librairie Générale Française, 2004, p. 174. [Cité p. 98]

On peut [...] admettre sans difficulté qu'un romancier pose et cherche à résoudre un problème d'une certaine sorte.

[...]

Le romancier n'est-il pas également quelqu'un qui nous invite à participer à des expériences de pensée d'une certaine sorte, dans lesquelles des personnages inventés se trouvent placés dans des situations hypothétiques qui exigent d'eux des décisions qui sont la plupart du temps à la fois difficiles et lourdes de conséquences et à nous demander avec eux : quelle serait la bonne façon d'agir dans une situation de cette sorte? Et y en a-t-il seulement une? (p. 114-5)

Cette idée n'est certes pas neuve et Bouveresse la développe en rappelant les arguments déjà anciens d'Ernst Mach et les objections que lui fit Wittgenstein, pour qui les soi-disant « expériences de pensée » ne seraient en fait que des « considérations grammaticales ». Il rappelle aussi qu'une célèbre expérience de pensée est déjà rapportée chez Platon, dans l'apologue de l'anneau de Gygès. La question est évidemment de savoir si une prétendue expérience de pensée remplit toujours les conditions d'un problème bien posé. Pour l'auteur,

[o]n peut s'attendre à ce que la plupart des romans [...] traitent de problèmes qui sont en grande partie du type que Cora Diamond appelle “exploratoires”, autrement dit de problèmes formulés de manière telle que nous sommes invités à réfléchir sur la façon dont les présupposés de la compréhension initiale devraient être modifiés pour que le problème devienne résoluble et soit effectivement résolu. (p. 121)

En réalité, les savoirs de la littérature que redécouvre la philosophie du langage ont longtemps été au cœur même des études littéraires, dont elles constituaient le socle, avant que le triomphe du formalisme et la technicité des méthodes ne les relèguent dans les marges, ainsi que le déplorait Todorov dans un ouvrage dont j'ai rendu compte [ici même](#). J. Bouveresse rejoint le théoricien de la littérature dans son constat :

On n'a aucun mal à imaginer que ce que [Musil] aurait pu dire du point de vue “textualiste” ou “littéariste” qui consiste à soutenir que ce qui est important, dans un texte littéraire, n'est pas ce qui y est pensé sur des questions comme celles de la morale et de la vie, mais seulement le texte lui-même et les propriétés qu'il a, en tant que texte, et plus précisément en tant que texte littéraire. (p. 129)

Dénonçant la « cécité délibérée » des théories qui voient dans la littérature une pure activité autoréférentielle, le philosophe s'interroge sur les raisons de l'indifférence actuelle au contenu éthique des œuvres littéraires. Il en arrive à la conclusion que « [l]'une [de ces raisons] est constituée par le discrédit dans lequel sont tombés à un moment donné la conception que l'on peut appeler “humaniste” de la littérature et l'humanisme en général » (p. 133). De fait, au lendemain des horreurs de la Seconde Guerre mondiale, beaucoup d'intellectuels ont un peu rapidement jeté le blâme sur la notion même d'humanisme, comme si son contraire pouvait être garant d'un monde meilleur.

Évoquant un écrivain comme Orwell, dont la motivation initiale était politique, le philosophe se demande aussi pourquoi les écrivains actuels sont devenus indifférents, voire résignés ou cyniques, à l'égard de leur environnement sociopolitique alors que « jamais probablement la littérature ne s'est trouvée dans une situation de conflit aussi aigu avec le système de pensée de l'économie politique et sa prétention de gouverner la totalité de l'existence des hommes » (p. 155). La question n'est pas sans pertinence.

Si le roman contemporain ne nous aide plus guère à réfléchir sur les grandes questions politiques et le sens de la vie, c'est peut-être parce que sa place dans les productions culturelles s'est réduite comme peau de chagrin au profit d'autres formes d'expression d'un accès plus facile et qui occupent toujours plus de place dans le concert social. Dans un article souvent cité, Walter Benjamin avait pressenti que la montée en puissance de l'information était « dangereuse pour le roman » et qu'elle le mettrait en crise⁶. Depuis, l'intérêt de nos contemporains n'a fait que croître pour le feuilleton ininterrompu des *histoires vraies* (ou *manufacturées* par le pouvoir) qui leur sont quotidiennement servies par les médias, au détriment des fictions littéraires. Jacques Bouveresse, qui semble ignorer cet article, estime au contraire que le récit de fiction a une place irremplaçable : « la contribution que sont susceptibles d'apporter les histoires inventées — autrement dit les romans — est

⁶ Walter Benjamin, « Le narrateur » [*Der Erzähler*], dans *Poésie et révolution*, Paris, Denoël, [1936] 1971, p. 139-169.

importante et [...] celle des histoires vraies et des biographies ne serait pas suffisante » (p. 157). Il s'appuie en cela sur le jugement d'Aristote et l'analyse de Martha Nussbaum : « À la différence de la plupart des œuvres historiques, les œuvres littéraires invitent de façon caractéristique leurs lecteurs à se mettre à la place de gens d'un bon nombre d'espèces différentes et à s'approprier leurs expériences. [...] Le résultat est que les émotions et l'imagination du lecteur sont hautement actives. »⁷

Pour le philosophe, une autre supériorité du roman est qu'il permet d'explorer des situations limites, où « la distinction entre le bien et le mal et les distinctions du même genre n'ont pas leur place, et qui ne peuvent être traitées qu'en faisant intervenir de façon essentielle la contemplation et l'imagination morales. » (p. 181)

On le voit, cet ouvrage permet de réfléchir sur l'apport du roman en tant que lieu privilégié d'exploration de questions qui ne sauraient pas toujours être tranchées par un raisonnement d'ordre moral ou philosophique et qui sont pourtant inhérentes à l'expérience de la vie. Pour sa démonstration, l'auteur procède par paliers successifs, chaque chapitre faisant faire au lecteur un pas de plus dans sa réflexion et le familiarisant avec des penseurs de premier plan.

Certains, cependant, pourront être agacés par l'usage massif que fait Bouveresse du concept de *vérité*, comme s'il pouvait y avoir une « vérité » du roman autre que métaphorique. Adversaire déclaré du relativisme ambiant, l'auteur va jusqu'à critiquer l'emploi nuancé que faisait déjà Proust de ce terme et pour qui « les seules vérités réellement dignes de ce nom sont celles que nous avons réussi à tirer de nous-mêmes » (p. 207). Le philosophe estime au contraire qu'on « ne voit pas très bien ce qui pourrait nous obliger à penser qu'une vérité à laquelle nous n'avons pas pu arriver par nous-mêmes [...] ne peut être une vérité réelle ». La discussion est loin d'être convaincante et alimente un des chapitres les plus faibles du livre, alors même qu'on

⁷ Martha Nussbaum, *Poetic Justice. The Literary Imagination and Public Life*, Beacon Press, Boston, 1995, p. 5. [Cité p. 158]

s’attendait à atteindre le point culminant de la démonstration. Pourtant, il n’est pas nécessaire de réhabiliter une conception objective de la vérité pour lui garder son tranchant, lequel s’émousse au contraire d’être appliqué à tout propos.

Cet ouvrage est rédigé dans une langue simple et facilement accessible. Très bien édité et pourvu d’un index des noms propres, il mérite de retenir l’intérêt pour la pertinence de la réflexion proposée et la richesse des citations sur certaines des questions de fond que soulève le roman.

Référence : Jacques Bouveresse, *La connaissance de l’écrivain. Sur la littérature, la vérité & la vie*, Marseille, Agone, coll. « Banc d’essais », 2008, 237 p.